Lilette Labaki Daccache

Il fut un temps

NOUVEAUTALENT

PRÉFACE

C'est d'un âge très jeune
que je vous parle.
Près des montagnes je suis né,
près des montagnes.

Francis Jammes, *De l'Angélus de l'aube*
à l'Angélus du soir, 1898

C'était il y a des années. C'était hier. Allez savoir.

Le temps s'est contracté. Il n'est plus mesurable.

Une fleur qui éclot, la nature qui se réveille, les adultes qui sont là, toujours bienveillants ! Le paysage de l'enfance, immuable et intact, comme l'est forcément un paysage intérieur.

Tant de simplicité déroute. Tant de simplicité émeut. Tant de simplicité étonne. L'auteure n'en a cure. Elle n'a pas peur de l'innocence. Elle la célèbre.

La candeur est une quête, un Graal à conquérir. À reconquérir. Elle est partie à sa recherche. Il ne s'agit pas de souvenirs, mais de sensations originelles.

C'est une enfant qui court, qui joue, qui raconte. C'est une enfant qui parle. Elle regrette d'avoir grandi. Elle a changé. Les choses ont changé.

Qu'importe, le trésor est là, enfoui à jamais dans les plis de la mémoire, tenace.

La mémoire est intacte. Les couleurs, les sons, les odeurs, immuables. Et surtout, les sensations, les émotions, l'émerveillement.

Ce monde a-t-il existé ? Assurément. Vous qui ne le croyez pas, qui ne le savez pas, qui ne l'avez pas connu, ne détournez pas le regard : les scènes, les faits et les personnages sont authentiques. Vous qui avez oublié, rappelez-vous.

L'auteure, elle, n'a rien oublié. Timidement mais fermement, à l'image de la petite fille qu'elle était (qu'elle est restée ?), elle nous prend par la main.

Nous arpentons un pays merveilleux. Des chemins de traverse. Des jardins fleuris. Des fleurs à profusion. Des escaliers bizarres. De petits terrains vagues. Des préaux. Des aires de jeu. Des églises. Des terrasses. Des sentiers. Une oliveraie. Une épicerie. Des maisons accueillantes.

Le fil qui les relie ? L'insouciance. Tout est nimbé de joie. Tout est matière à rêver.

Une mélodie subjective et intérieure raconte la vie du village, ses coutumes, ses rituels, nombre de détails que la génération de nos enfants et petits-enfants ne

connaissent pas. Le paradis de l'enfance est riche du souvenir précis de faits et gestes ancrés dans une tradition qui vit ses derniers moments. Ce sont des scènes où la joie se mêle à la tristesse, le comique au tragi-comique. Il y a du Marcel Pagnol dans certains portraits. Il y a du Francis Jammes dans cette célébration du quotidien.

Point de mépris, mais un regard lucide et enjoué sur des choses qui peuvent paraître irréelles, mais qui ont vraiment existé, j'en suis témoin !

Pas d'amertume ni de hargne. Juste, en filigrane, quelques regrets, un peu de tristesse. L'été qui finit, le village qui se vide, bien sûr. Les interdits mineurs, acceptés de bon cœur. Le sentiment que tout cela ne se renouvellera peut-être pas. Mais la fraîcheur du ton et l'humour, la quiétude d'antan et la beauté du silence, reprennent toujours le dessus.

C'est une invite qui nous est faite ici : que ceux qui ont connu ce monde tentent de ne pas oublier ; que ceux qui sont rivés à leurs *smartphones* et à leurs casques se laissent prendre au charme.

La balade commence.

Élias E. Melki

AVANT-PROPOS

Un jour ; c'était au lendemain de mes fiançailles, mon père assis sur le canapé du salon me demande de m'installer à ses côtés : il a quelque chose à me dire, et à son expression je sens que c'est important. J'obtempère et le regarde, attendant la suite. Il me dit alors :

— Voilà, maintenant tu es fiancée, tu as choisi ton chemin, je souhaite de tout mon cœur que ce soit le meilleur. Mais cela veut dire aussi que tu ne vas plus tarder à quitter la maison, je voudrais donc te poser une question à laquelle tu répondras très franchement : si je te demandais ce que tu aurais voulu changer à ton enfance pour qu'elle soit parfaitement heureuse, pour que tu n'aies aucun regret, qu'est-ce que tu répondrais ?

— Rien papa, je n'aurais rien voulu changer, mais la revivre à l'identique, exactement la même, au même endroit, entourée des mêmes personnes…

Je vis un sourire se dessiner sur ses lèvres, son fameux beau sourire qui illuminait sa figure et remontait jusqu'à ses yeux :

— C'est la plus belle réponse, le plus beau cadeau qu'un enfant puisse faire à ses parents, me dit-il, cela veut dire que tu as eu une enfance heureuse et c'était notre principale ambition.

Papa m'avait interrompue au milieu de ma phrase, sans me donner le temps de lui dire la suite. Et la suite était :

— Et que cela ne change jamais.

Bien sûr, tout a changé parce que rien ni personne n'a vocation à durer éternellement. Dans l'ordre naturel des choses, toute évolution se fait dans la douceur, les gens s'adaptent aux nouvelles conditions sans même s'en rendre compte, et doivent regarder en arrière pour mesurer la distance parcourue. Pour nous, cela n'a pas été le cas : la tornade qui a soufflé sur notre pays nous disséminant aux quatre coins de la planète a tout emporté sur son passage : nos traditions, nos repères, nos us et coutumes, tout ce qui faisait nos convictions. Et lorsque le cataclysme s'est apaisé, le pays que j'ai retrouvé à mon retour m'a fait l'effet d'une boîte de jeux qu'un enfant aurait fait tomber, qui se serait ouverte déversant son contenu par terre, au milieu d'autres jouets. En voulant la ramasser, il l'aurait remplie à la hâte, intégrant des éléments qui n'y figuraient pas à l'origine, abandonnant des pièces essentielles sur le bord du chemin. Au final, rien ne peut y retrouver sa place, la boîte refuse de se refermer, et le résultat est décevant, navrant même. Notre terre, telle que nous

l'avons connue et aimée, n'existe plus que dans nos mémoires.

Et lorsqu'il nous arrive de la raconter aux générations d'après-guerre, nous sommes toujours accueillis par des regards incrédules qui nous peinent et nous déconcertent.

Voilà pourquoi j'ai eu l'idée d'écrire ces pages afin de faire revivre le magnifique pays qui était le nôtre, et dont j'ai emporté l'image intacte partout où mes pas m'ont portée. Certains s'y retrouveront, j'en suis sûre. Je voudrais ajouter aussi que toute ressemblance de mes personnages avec des personnes ayant existé n'est pas purement fortuite : ces gens ont tous vécu, je les ai tous connus et je garde pour eux tous, sans exception aucune, tout mon respect et toute mon affection.

L'auteure

Va jouer dehors ! Profite du soleil et du beau temps ! N'oublie pas de mettre ton grand chapeau sinon tu auras la figure envahie de taches de rousseur ! Les ordres tombent – qui n'en sont pas d'ailleurs, mais qui sont plutôt de gentilles suggestions – et je m'empresse de leur obéir tellement ils me conviennent, sauf bien sûr l'histoire du chapeau. Un vrai cauchemar ces vastes capelines de paille que je suis obligée de traîner tous les étés, que je suis vraiment, de toutes mes copines, la seule à mettre, et qui, au final, n'auront servi qu'à m'empoisonner la vie : rousse je suis, rousse je resterai, et ma figure se couvrira de son à chaque retour des beaux jours.

Je sors en courant, poussant devant moi le landau bleu de ma poupée. Je me sens envahie de bonheur – c'est chez moi un état permanent –, d'un bonheur animal, bleu comme le ciel, or comme la lumière et chaud comme l'amour que me portent tous les gens qui m'entourent et qui m'enveloppe comme un cocon. Toutes ces grandes personnes, tous ces amis m'aiment beaucoup, j'en suis sûre : puisque moi, je les aime passionnément !

Une fois dehors, je commence à tourner en rond, me demandant par quoi je pourrais bien commencer. C'est le premier jour des vacances d'été, et comme un bébé qui ferait ses premiers pas, j'y vais très doucement : il me faudra un jour ou deux pour me débarrasser de la routine de l'école et me mettre sur les rails du farniente : je me connais, c'était déjà comme cela l'année dernière. D'ailleurs tout a débuté de la même manière : aux premiers jours du mois de juin, on a vu s'ouvrir des volets fermés depuis des mois, alors que des femmes lavaient à grande eau terrasses et balcons. Ce sont les estivants qui gardent le même appartement d'une année sur l'autre qui arrivent en précurseurs. Pour certains, ce n'est ni la seconde ni la troisième saison consécutive de séjour dans notre village, mais plutôt la huitième ou dixième. Tout le monde les connaît et ils font partie de notre paysage. Les autres seraient là plus tard, en juillet pour certains, devancés par de gros camions de déménagement qui transportent leurs meubles. Sans compter les gens de chez nous qui passent l'hiver sur la côte et qui viennent préparer leur maison de famille pour l'été. Tout ce va-et-vient me remplit d'une sorte d'allégresse : le village qui vivait au ralenti durant les mois d'hiver se réveille d'un coup, et va déborder de vie pour quelques longs mois. Aujourd'hui, on y est enfin, et je tiens à savourer chaque minute de liberté !

— Viens petite ! Viens me montrer ta jolie robe !

La voisine m'interpelle ; il n'y a même pas de rue qui sépare nos deux maisons, juste trois marches de

pierres usées par le temps. La voisine, Germaine, est assise sur un divan de bois ; à côté d'elle son mari ; et sur un tabouret de paille sa fille ; tout ce monde est très intéressé par ma petite personne et béat d'admiration devant mes vêtements :

— Regarde, dit la mère, je te l'avais bien dit ; cette robe est cousue et brodée main ! Sa maman est vraiment douée !

Maman est effectivement une artiste ; elle brode comme on peint, et elle coud comme une fée ! Elle profite du moindre bout de tissu, à condition qu'il soit beau, pour nous confectionner robes, tabliers, caracos, et même nuisettes ! Je me laisse admirer, tourner dans tous les sens, pendant que, pour ma part, j'ouvre très grand les yeux pour vérifier ce que j'ai entendu dire en laissant traîner mes oreilles du côté des adultes : tante Germaine – on appelle *tante* toute personne adulte de sexe féminin, sans qu'aucun lien de parenté ne le justifie, et *oncle* les hommes : c'est une marque de respect – a des yeux gris magnifiques, une très belle peau tendue comme une soie. Sa fille a vraiment un heureux caractère : elle rit tout le temps et elle a les dents très écartées, les dents du bonheur. Le grand-père sirote son café avant d'aller à la forge, c'est lui le forgeron du village ; et tous les enfants qui le voient au travail, enroulé dans un grand tablier de cuir noir, les yeux protégés par d'immenses lunettes sombres, manipulant des barres incandescentes, lui vouent une admiration sans borne : c'est le maître du feu, il est peut-être plus fort que le diable lui-même, qui sait ?

Quand il n'est pas au travail, le grand-père se promène, un chapeau colonial sur la tête en été, un épais bonnet de laine bouillie en hiver. Il a pour habitude d'interpeller toutes les personnes qui ne lui sont pas familières et qui passent dans le village, leur demandant leur nom, d'où elles viennent et chez qui elles vont. Une autre de ses manies le rend très intéressant à nos yeux : le tabac à priser qu'il renifle d'un coup sec et qui le fait éternuer, éternuer… Et il faut le voir les dimanches, très élégant avec son tarbouche, sa veste sombre sur un gilet de la même couleur, enfilés par-dessus une chemise blanche au col amidonné. Maman a l'air de les trouver très gentils : il faut dire que maman vient de la ville. Elle commence tout juste à connaître l'entourage immédiat de sa maison. Elle ne s'était pas trompée ; elle et la voisine deviendront très amies et c'est ainsi que tante Germaine passera tous les matins de sa vie prendre le café chez maman, la tête couverte d'une serviette éponge aux bouts retenus entre ses dents pour se protéger du soleil estival, le temps de traverser la ruelle, ou alors enveloppée de vastes châles tricotés à la main quand il fera froid. Germaine tricote très bien : des écharpes, des bonnets, des pulls et des gilets qu'elle offre à ses petits-enfants, à Solange avec qui je joue à chaque fois qu'elle passe la journée chez sa grand-mère. Solange ma chère amie, blonde aux yeux verts, et qui pour moi porte un nom qui lui va comme un gant : Princesse des neiges. Les dimanches, tante Germaine se transforme radicalement : les cheveux impeccablement

tirés en chignon, serrés dans une résille, en tailleur noir et bas de soie, les mains gantées de fil et une mantille de dentelle sur la tête, elle fait un crochet chez nous avant d'aller à la messe à l'église Notre-Dame. Le plus souvent nous nous y rendons tous ensemble au deuxième son de cloche – au troisième, chacun le sait, la messe commence. Mais parfois, pour une raison ou une autre, nous avons été à la première messe, alors elle ira seule. Et si maman lui propose de s'attarder un peu, elle a toujours la même réponse qui nous intrigue : non merci, si je n'arrive pas à l'heure, la sainte Vierge risque de m'en vouloir !

Je redescends les trois marches en poussant devant moi le landau bleu. Vivement que mon petit frère ait fini son petit-déjeuner ! Avec lui, à chaque repas c'est la corrida ! Il a horreur de manger ; seul un truc fait son bonheur : le pain d'épices ! Et comme on ne peut pas, mais pas du tout, se nourrir exclusivement de pain d'épices… Enfin le voilà qui arrive, chétif et toujours dans la lune. Mais pour moi il n'y a pas au monde de petit garçon qui soit plus beau ! Il est si beau que les romanichels qui traversent le village aux beaux jours, comme les hirondelles, pourraient bien le voler ; alors je le surveille tout le temps, comme le lait sur le feu ! Nous allons ensemble dans le jardin nous mettre à l'ombre du grenadier qui ploie sous ses fruits ronds et lourds, magnifiques, et là, mon petit frère m'apprend à observer, des heures durant, le manège des fourmis organisant leur fourmilière. Il est capable de passer

ainsi des matinées entières, à croupetons pour ne pas salir ses vêtements. Je veux bien lui tenir compagnie, mais au bout de quelques minutes, je suis déjà vautrée dans le sable brun du jardin, sans aucune espèce de considération pour ma robe brodée ou mes socquettes immaculées. Cet aspect de mon caractère consterne ma mère : elle qui est très ouverte, qui tient absolument à ce que nous menions à fond notre vie d'enfant, elle à qui rien ne peut faire plus plaisir que de nous voir dévaler à vélo ou à patins à roulettes la petite rue devant chez nous, est quand même effarée par ma façon de faire. Pour elle je suis le combat perdu d'avance, d'autant que, lorsqu'à sept heures du matin je sors impeccable de ma chambre, mes rubans repassés tenant mes nattes, mes barrettes bien arrimées à mes mèches, on peut être sûr qu'à neuf heures mes barrettes seront perdues à jamais, mes rubans défaits pendant tristement au bout de mes tresses, et ma robe couverte de taches. Le problème, c'est que je ne sais jamais comment cela arrive ! Tout ce que je sais, c'est que je déteste toute sorte d'entrave, je veux être libre de faire tout ce dont j'ai envie, et de la manière qui me convient, en fait qui ne convient qu'à moi, il faut bien le dire. De même, j'ai toujours éprouvé le besoin de vérifier par moi-même toutes les allégations des autres, et aussi tout ce qui germe dans mon imagination fertile : est-ce que mon bras deviendrait plat comme le drap qu'on essore si je le passe entre les rouleaux de la machine à laver ? Et aussitôt je mets mon idée en pratique, générant un

cataclysme domestique : la bonne se met à hurler, ma mère accourt retirer la prise électrique, démonte le mécanisme pour me tirer de là et se précipite aussi sec chez le médecin. Malheureusement, cela n'a pas été la seule ni la moindre de mes inventions. Pour l'heure, mon landau abandonné derrière moi, armée d'une brindille, je tente d'y faire grimper une fourmi. Quand tout à coup, parée de toute son autorité, entièrement vêtue de noir, arrive *téta*, ma grand-mère paternelle :

— Tout va bien les enfants ? Vous ne faites pas de bêtises ? Venez plutôt jouer sur la terrasse, il y a moins de soleil, et de plus, vous ne vous salirez pas ! Je vais dire à la bonne de vous apporter le petit tapis.

Il s'agit d'une descente de lit usée sur laquelle on s'assoit pour jouer à la dînette, ou alors à des jeux de société : jeu de l'oie ou échelles et serpents. Pour la dînette, *téta* nous donne des petites soucoupes qui n'ont plus leurs tasses et inversement des tasses sans soucoupes, et nous y mettons des bouts de gâteaux secs, des bonbons… que sais-je, et, en situation extrême, des petits cailloux ou des herbes coupées en morceaux, figurant un beau repas.

Et la matinée passe ainsi, calme et sans à-coups. Jusqu'au moment où on nous appelle pour le déjeuner, pris toujours et exclusivement dans la salle à manger, jamais à la cuisine. Puis nous restons à l'intérieur, à jouer gentiment, le temps de laisser les grands faire leur sieste, et de passer les heures les plus chaudes de

la journée où personne, à moins d'avoir un grain, ne se risquerait à rester à l'extérieur en plein soleil, sous peine, nous disait-on, d'attraper une méningite ! Ah ! La méningite ! Avec la typhoïde qui, c'est bien connu, est la conséquence inévitable du manque d'hygiène alimentaire (qui comprend en vrac : le fait de ne pas se laver les mains avant de passer à table, celui de manger n'importe quoi chez n'importe qui, ou de ne pas bien laver les fruits...), elle constitue la menace permanente, l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes, qui nous tomberait dessus si on contrevenait aux ordres ! Tant et si bien que nous avons longtemps cru que l'idiot du village avait été très intelligent avant d'avoir attrapé la typhoïde et que l'eau de lavage des fruits et légumes devait être impérativement rose, signe de l'utilisation du permanganate qui, seul, rend cette opération efficace.

En fin d'après-midi nous sortons à nouveau jouer au jardin, malaxant la terre avec un peu d'eau pour fabriquer des gâteaux, ou encore aidant à l'arrosage des fleurs. Et, immanquablement, cela se termine pour nous par une première douche au tuyau d'arrosage pour nous décrasser de toute la poussière avant d'aller prendre un vrai bain.

* * *

Le même programme se répète tous les jours, à peu de choses près. Ainsi, le jardin qui constitue dans son ensemble notre domaine exclusif nous est pourtant en

partie interdit une fois par semaine, le jour de la grande lessive. La grande lessive ! Elle vous dégoûterait à jamais de la propreté tellement cette opération est compliquée. D'abord, il faut préciser que ce jour commence déjà la veille, où il faut trier le linge par couleur et préparer au jardin le grand chaudron. Mais nous ne sommes pas encore concernés, cette partie des travaux se déroulant à l'intérieur. Le lendemain par contre, lorsque le feu est allumé sous la grande cuve, et que le rituel aussi précis qu'immuable commence, que le linge blanc bouillonne dans une eau savonneuse parfumée à la lavande ou au laurier, nous n'avons absolument pas le droit de nous en approcher. Nous regardons de loin le déroulement des opérations : les draps et serviettes retirés de leur bain à l'aide d'une espèce de gigantesque cuiller en bois pour être aussitôt jetés dans une grande bassine qui prendra directement le chemin de la machine à laver, où ils feront encore un tour. Ils en ressortent essorés, impeccables. Il restera à les étendre sur les métrages de cordes qui sillonnent sur plusieurs rangées, la distance entre le mur de la maison et les piquets plantés spécialement au bord du jardin. Là encore, tout obéit à un code très strict que maman et grand-mère répètent régulièrement à la bonne : les draps et serviettes toujours suspendus sur les cordes extérieures, de manière à soustraire au regard le reste du linge qui séchera vers l'intérieur car il serait grossier et indécent d'étaler des sous-vêtements au nez des voisins. Mais apparent ou caché, il y a une seule manière de poser le linge, que maman tient à appliquer :

— Je ne veux jamais voir de pantalon à côté d'un corsage qui voisinera avec une chemise ou une paire de chaussettes ! Vous accrocherez les effets par genre, je ne veux pas de fouillis !

Dieu ! Que c'est pénible.

Et c'est là qu'en général elle se tourne vers nous :

— Vous deux, que je ne vous voie pas vous approcher des cordes à linge, sinon, je vous promets que vous sentirez passer votre journée !

Toujours des menaces, alors qu'il est tellement amusant de jouer à cache-cache derrière les draps blancs étincelants qui claquent au vent ! Un jour, nous n'avons pas pu résister à la tentation. Nous avons été trahis par les traces de nos mains sales sur les bords de toile immaculée, et il est vrai que nous l'avons vraiment sentie passer, notre journée !

* * *

À la mi-juillet, le programme va changer quelque peu : maman nous conduira à l'école quatre matinées par semaine, et là, à genoux sur de petites nattes grises, nous essaierons d'écrire, à l'aide de lettres de plastique de couleur, le nom de l'animal ou de la fleur figurant sur de petites cartes qui nous sont distribuées. À midi, retour à la maison, et l'après-midi, nous reprenons nos activités là où nous les avions laissées.

Deux dates cependant cassent la routine des vacances : le quinze août, fête de l'Assomption, et le

quatorze septembre, fête de la Croix. Ces deux jours se déroulent pareillement, d'une manière qui leur est propre. Et si le quinze août marque pour nous le milieu exact de l'été, et que nous fêtons aussi l'idée qu'il nous reste autant de jours de vacances que nous en avons passé, alors que le quatorze septembre porte en lui le parfum de l'automne proche et de la rentrée, pour autant, nous vivons ces deux journées avec un égal bonheur. Car la tradition est celle des feux de joie sitôt la nuit tombée, suivis par des feux d'artifices chez les particuliers. C'est donc à celui qui réussirait le plus beau feu. De fait, à peine notre petit-déjeuner avalé, nous courons au jardin délimiter à l'aide de pierres le périmètre de notre feu, et nous passerons la journée à entasser brindilles, aiguilles de pin et petit bois, en une petite montagne truffée ça et là de papiers roulés en boule. De temps en temps nous regardons dans les jardins des voisins pour évaluer l'avancée de leurs travaux, et ils viennent de leur côté nous rendre la politesse. Et ainsi jusqu'au soir, où nous invitons souvent des amis ou des cousins à venir partager nos feux de Bengale et nos fusées lumineuses, alors que les cloches des églises sonnent à toute volée.

La fête de la Croix est le jour de la dernière festivité de l'été. Elle est aussi, traditionnellement, celui de la première pluie. Régulièrement, au long des jours qui suivent, la température va chuter quelque peu, l'air fraîchit, et de petites ondées viennent nous rappeler que l'hiver sera bientôt là. Mais tout étant prétexte à